

II - Trois influences majeures dans sa pensée

a - Le platonisme :

Source : Anissa Castel-Bouchouchi, "Le platonisme achevé de Simone Weil", dans *Les Études philosophiques* 2007/3 (n° 82), pages 169 à 182

1) affirmation de l'existence d'une **vérité**, loin du **relativisme**.

- Grande dimension platonicienne de sa pensée dans l'idée de l'absence, ici-bas, de l'être et de la valeur qui ne sont en ce monde qu'en creux, qu'en absence. **Très admirative du génie de Platon**. Il identifie le vrai, le beau et le bon (*kaloskagathos*). Elle va appeler cela Dieu (par exemple p. 424 : "Cette source est Dieu"). Elle parle constamment de la nécessité de justice (=bon), mais aussi de **beauté** dans notre ouvrage, par exemple p. 423.

2) Elle va reprendre la notion platonicienne de **metaxu**.

Quelque part, à ses yeux, l'exercice du travail, comme d'autres réalités, doit être un de ces **intermédiaires particuliers vers l'absolu**. "Nul dialogue, mieux que le *Timée*, ne permet de comprendre vraiment le statut des *metaxu* ou intermédiaires, ces « ponts des Grecs (dont) nous avons hérité mais (dont) nous ne connaissons plus l'usage. (...) Nous savons que ce sont des ponts, des choses faites pour qu'on y passe, et que par là on va à Dieu » (*La Pesanteur et la grâce*, p. 165). En un sens, c'est toute la civilisation grecque « qui est une recherche de ponts à lancer entre la misère humaine et la perfection divine » (*Ibid.*, p. 78). car « les Grecs ont inventé l'idée de médiation ». C'est là leur apport original et fructueux à la spiritualité, dont Simone Weil se nourrira pour réfléchir à l'enracinement et pour trouver un statut axiologique adéquat aux biens terrestres qui ne sont ni tout ni rien – mais des intermédiaires. Un très beau passage sur la vie humaine témoignage d'ailleurs de l'actualité de cette source grecque : « Qu'est-ce qu'il est sacrilège de détruire ? », se demande la philosophe. « Non pas ce qui est bas, car cela n'a pas d'importance. Non pas ce qui est haut, car, le voudrait-on, on ne peut y toucher. Les *metaxu*. Les *metaxu* sont la région du bien et du mal. Ne priver aucun être humain de ses *metaxu*, c'est-à-dire de ces biens relatifs et mélangés (foyer, patrie, traditions, culture, etc.) qui réchauffent et nourrissent l'âme et sans lesquels, en dehors de la sainteté, une vie humaine n'est pas possible. » (*Ibid.*, p. 166). (A. Castel-Bouchouchi).

▶ "Il leur [aux travailleurs] manque des intermédiaires" (Condition première d'un travail non servile", p. 424)

3) A Platon cependant **il manquait une pensée du travail** à ses yeux, à laquelle pour sa part elle va se consacrer. "« Platon lui-même n'est qu'un précurseur. Les Grecs connaissaient l'art, le sport, mais non pas le travail » (*OC*, VI, 1, p. 87), et pourtant « depuis la disparition de la Grèce, il n'y a pas eu de philosophe » (*L'Enracinement*, Paris, Gallimard, « Folio-Essais », p. 324.) Critique et élogieuse, consciente des limites du platonisme comme de l'élan mystique dont il est l'initiateur et le paradigme, Simone Weil cherche à retrouver sous ce qu'elle appelle souvent un « platonisme de pacotille » le principe de la mystique occidentale" (A. Castel-Bouchouchi).

Elle va donc se **distancier de Platon en appliquant, en transposant sa pensée à une pensée du travail**.

Ce platonisme achevé de Simone Weil ne réside pas seulement dans la lecture qu'elle opère mais dans la transposition qu'elle en fait. Comme l'explique Robert Chenavier, « tant que Simone Weil décrit l'ascension spirituelle qui conduit du monde terrestre à la réalité surnaturelle par la voie des symboles ou des paraboles, elle s'inscrit exactement dans la ligne de Platon. Mais l'itinéraire de l'être élevé à l'attention pure passe chez elle par des voies qui ne sont pas celles de la formation du philosophe platonicien. **L'itinéraire weilien se veut praticable par ceux qui travaillent, et, avant tout, par ceux qui exercent un travail physique** » (R. Chenavier, *Simone Weil. Une philosophie du travail*, Le Cerf, 2001, p. 609). Ce n'est pas là une simple adjonction, un thème à rajouter, que l'Antiquité aurait été historiquement vouée à méconnaître et que la modernité imposerait au titre de progrès dans la pensée, c'est une expression différente et actuelle d'un problème éternel. « La philosophie est une, éternelle et non susceptible de progrès. Le seul renouvellement dont elle soit capable est celui de l'expression, quand un homme se l'exprime à lui-même et l'exprime à ceux qui l'entourent en des termes qui ont un rapport avec les conditions de l'époque, de la civilisation, du milieu où il vit. Il est désirable qu'une telle transposition s'opère d'âge en âge, et c'est la seule raison pour laquelle il peut valoir la peine d'écrire sur un pareil sujet après Platon. » (« Quelques réflexions autour de la notion de valeur », 1941, in *Simone Weil. Œuvres*, p. 125) (A. Castel-Bouchouchi).

[N.B. On a pu commenter un certain **dualisme**, voire un mépris du corps chez Weil comme une influence platonicienne, ce qui serait d'ailleurs une manière un peu simpliste de résumer Platon par le jeu de mot corps/tombeau (sema/soma). (On ne lui connaît aucune liaison, aucune affaire de cœur, semble désoccuper son corps et en faire un instrument de combat). Mais elle n'est pas **manichéenne**. (On pourrait éventuellement dire qu'il y a chez elle un dualisme moral, assurément au sens où aucun compromis n'est possible entre bien et mal, mais pas un dualisme entre un corps mauvais et une âme bonne, une partie de l'homme qui serait bonne et l'autre mauvaise. Il y a un dualisme dans le rapport aux choses, au monde). Il faut bel et bien pour elle sauvegarder l'unité corps et âme sinon toute la théorie des obligations envers l'être humain développée à Londres n'existerait pas. Il y a une vérité du corps que l'âme doit pénétrer, transfigurer. D'où l'importance aussi de **conserver un travail qui engage le corps pour pleinement éduquer l'âme à l'attention.**]

b) - **Alain** : Elle en fut l'élève pendant ses trois ans de classe préparatoire à Henri IV, elle a continué d'assister à ses cours alors qu'elle était à l'ENS et elle a écrit pour lui plusieurs textes.

1) Maître exigeant pour la **rigueur du style** et de la **pensée**.

-Maître de **rationalité** et de **rigueur** mais aussi **humaniste**. Elle tient de lui une méthode : **penser au contact de la vie réelle** (cf habitude d'Alain de penser à partir d'expériences de la vie quotidienne) : dans *La Condition ouvrière*, on a une **écriture fondée sur le vécu**, que S. Weil met en regard avec ceux de ses camarades pour parvenir à un savoir non-relatif de certaines vérités.

Par exemple, dans un extrait de notre programme (lettre à Auguste Detœuf de juin 1936, p. 284-285), sur l'obéissance dévoyée (alors que l'obéissance est pour elle un "besoin de l'âme", en tant que les chefs obéissent à la vérité) on voit qu'il ne s'agit pas simplement de basculer de la première personne à la troisième personne en se contentant d'une généralisation. Il y a plutôt un va-et-vient constant entre le "je" et le "on". Le "je", rappelant l'expérience personnelle, arrive en effet aux trois temps de l'argumentation. Alain ne procède par autrement dans ses *Propos*.

- Elle tient de lui le **pacifisme**, qu'elle fera évoluer en s'engageant en Espagne en 1936 et en condamnant l'invasion de Prague en 1939, en rejoignant la France Libre

2) Comme Alain, idée que le travail est la **meilleure des choses s'il est libre et la pire s'il est servile**.

Elle tient aussi de lui l'importance de la **volonté**, entendue comme choix réfléchi et tenace grâce auquel l'homme triomphe des obstacles et goûte à une joie supérieure : **c'est justement ce qui, selon lui, se joue dans le travail et dans l'action**. (// autoportrait par Simone Weil dans la lettre à Albertine Thévenon p. 56 "orienter [toute sa vie] d'un bout à l'autre par la volonté et le travail dans un sens déterminé"). L'action volontaire est pour lui **moyen de parvenir à la joie et à la beauté**. N'oublions pas que si Weil écrit beaucoup sur le malheur, elle évoque aussi beaucoup la joie.

-Mais Alain pense que l'homme peut se sauver par la force de la **volonté** mais cet **humanisme** pour Weil, ne tient pas compte de la réalité de la **souffrance**, qu'elle, elle va intensément éprouver. Donc idée de S. Weil que sa faute est d'avoir oublié la **souffrance** et de n'avoir pas compris en profondeur ce que produit le **machinisme** : l'abolition même de la volonté.

3) De plus Alain a développé surtout une théorie de la perception que Simone Weil va compléter par une philosophie du travail.

Alain pense que le monde est « en nous » avant d'être « devant nous ». Il est d'abord sous forme d'impressions en nous (comme dans la thèse idéaliste) avant d'être donné et ordonné hors de nous. Mais selon Alain, pour percevoir et rencontrer le monde, il faut purifier la perception de toute émotion. Comme Descartes, percevoir l'essence des corps matériels, c'est concevoir par la raison leur étendue géométrique, dans **l'espace** (expérience du morceau de cire dans la deuxième *Méditation métaphysique*). Cependant selon Simone Weil, qui complète cette théorie de la perception, pour être et penser complètement le monde, **il faut l'épreuve de la résistance du monde matériel**. Cette résistance s'éprouve dans une activité qu'est justement le travail. L'homme n'est pas une chose dans le monde mais il est au monde, il est affecté par lui et lui donne un sens. C'est le travail qui nous permet d'éprouver la réalité du monde, qui fait passer de l'impression ou de la pensée de l'objet à sa réalité. Simone Weil passe donc d'une philosophie de la perception à une philosophie du travail. Pour Alain, percevoir un objet (ex un cube) c'est anticiper les affections de l'objet perçu (ex les faces du cube que l'on ne voit pas mais que l'esprit reconstitue). Je prévois donc ce que je pourrais toucher en étant en contact avec l'objet perçu. Pour Weil le travail fait éprouver au corps pensant et agissant **l'espace et le temps car travailler c'est agir selon des nécessités spatiales** (réalités conçues géométriquement) **et temporelles** (réalités reconstituées progressivement et non immédiatement). D'ailleurs, Weil comprend très tôt **l'importance du temps** comme problème essentiel de la condition ouvrière.

c) **Marx**

1) Pensée qui a exercé une grande influence sur S. Weil par son **exigence de justice sociale**

Pour lui : le travail est en soi bon pour l'homme. Mais est devenu mauvais à cause de facteurs économiques qui l'ont transformé. Simone Weil valide aussi ces deux aspects, sans s'en tenir aux facteurs économiques.

Au XIX^e : le capitalisme établit un système d'oppression : en effet, les ouvriers se font exploiter par les propriétaires d'usines. La révolution industrielle, commencée fin XVIII^e avec l'invention en Grande-Bretagne de la machine à vapeur et de la machine à filer, puis étendue au XIX^e avec l'invention de l'électricité, du moteur à combustion, => marquée par la construction d'une classe ouvrière : des **déracinés (cf. début de "Expérience de la vie d'usine"**, habitant des banlieues, unis par expérience du taylorisme, qui crée une culture commune

Thèse de Marx d'une lutte des classes constante dans l'histoire, reprend dialectique hégélienne du maître et de l'esclave. Marx salue « l'immense mérite » de Hegel qui a conçu le travail comme « autocréation » de l'homme, l'homme véritable étant le « résultat de son propre travail » (*Aliénation et objectification du travail*, Pléiade II, p 125-126). Il nous faut comprendre ce que présentait Hegel.

Hegel et la dialectique de la maîtrise et de la servitude : pour Hegel le travail est un *moment* qui permet de faire advenir la « conscience de soi ».

- La conscience de soi est le moment où la conscience découvre qu'elle est nécessaire à la constitution d'un objet qu'elle croyait extérieur à elle. Une conscience qui perçoit, imagine ou pense quelque chose croit que ce qu'elle perçoit, imagine ou pense est distinct d'elle. Mais elle peut prendre **conscience que c'est elle-même qui se forme pour percevoir, imaginer ou penser** cet objet.

- Le premier moment de ce processus consiste pour Hegel dans la **dialectique du désir**. Car en désirant, on fait l'expérience du rapport de soi à un objet, on prend conscience de soi et d'un objet qui nous semble nécessaire. Mais satisfaire son désir, c'est supprimer l'objet de son désir. Or cet objet avait permis de prendre conscience de soi et quand l'objet disparaît, le sentiment de conscience de soi disparaît et demande à être reproduit – c'est de là que vient la frustration inhérente à toute satisfaction d'un désir. Pour Hegel, c'est ce qui explique que la conscience soit conduite à désirer autre chose qu'un objet consommable. « La conscience de soi ne trouve sa satisfaction que dans une autre conscience de soi » (*La vérité et la certitude de soi-même*, Meiner p. 139). Si elle existe pour une autre conscience, elle se sentira exister pour de bon, en se sentant elle-même dans le rapport à l'autre.

- Toutefois, il y a une condition pour que ce passage s'accomplisse : la conscience qui en a rencontré une autre doit se sentir reconnue par elle, et pour que la reconnaissance soit complète, il faut que ce soit une **reconnaissance mutuelle**. La conscience de soi a besoin non seulement de la présence de l'autre, mais qu'autrui reconnaisse qu'on lui permet de se reconnaître. La question pour Hegel est de savoir comment on parvient à cela. Paradoxalement, cet objectif est atteint en passant par ce qui semble contraire : le conflit et la lutte à la mort.

- Pourquoi le conflit et la lutte à la mort ? Pour prouver qu'on est pas un objet comme les autres, mais qu'on est capable de ne pas être attaché à la vie. Ce détachement fait qu'on se sent indépendant de tout et donc qu'on prend conscience de soi comme d'une personne indépendante. Chacun doit tendre à la mort de l'autre en risquant sa vie, pour prouver qu'ils valent autant que l'autre et qu'ils sont indifférents à la mort. Mais évidemment si l'un des deux meurt, aucun des deux ne se sent reconnu. Donc, il faut rester en vie.

- Cette fin du combat non sanglante se passe lorsqu'il débouche sur une relation maîtrise/servitude. L'esclave, ou le valet, représente en effet la conscience qui, craignant de mourir, a préféré se soumettre pour survivre. L'esclave n'obtient pas tout à fait la reconnaissance du maître, mais il sait qu'il doit au maître d'avoir été épargné, il est asservi à la volonté du maître. Et donc quelque part il sait qu'il existe pour quelqu'un d'autre.

- L'esclave se met à *travailler* pour le maître. Le maître, lui, a conquis le droit de *jouir* des objets produits par l'esclave. Cette conquête a cependant un revers, car le maître ne trouve pas en face de lui une conscience égale à la sienne pour le reconnaître. En revanche, la situation dans laquelle se retrouve l'esclave lui permet potentiellement d'en sortir.

- En effet, l'esclave a fait l'expérience de quelque chose que le maître ignore : l'angoisse, la crainte de la mort. En se sentant totalement ébranlé dans son être, il a pris conscience de lui. De plus, être au « service » du maître lui apporte une « formation » dont le maître est privé par sa position de supériorité. La valeur formatrice du travail vient de ce qu'il est « désir réfréné, consommation retardée » (p. 149). Le maître, lui, devient dépendant du travail de son esclave. L'esclave acquiert une maîtrise, il peut se reconnaître dans ses œuvres, en reconnaissant son effort pour affronter la résistance de la matière et la capacité qu'il a acquise pour la transformer : son art.

- La conscience de l'esclave accède donc à elle-même par la dépossession de soi : parce qu'il appartient au maître et parce qu'elle se reconnaît dans ses produits.

Signification de la dialectique hégélienne.

Le marxisme a popularisé une **interprétation** de Hegel qui n'est pas dans le texte original. Cette dialectique qui peut se comprendre au niveau personnel serait aussi la clé de la transition qui s'est opérée dans l'histoire entre l'ordre **féodal** et l'ordre **bourgeois**. Dans l'ordre féodal, ordre aristocratique et guerrier, la soumission est le prix à payer pour être protégé. Dans l'ordre bourgeois, la **compétence** et l'**efficacité** deviennent la source de la domination. Les aristocrates se sont laissés supplanter par les bourgeois besogneux et laborieux, qu'ils avaient d'abord dominés. Pour le marxisme, c'est ce tournant qui s'est produit à la Révolution Française et qui doit être continué par la révolution prolétarienne. Le prolétariat doit donc se révolter, supprimer la propriété privée et instaurer la collectivisation des moyens de production.

Le pb est le développement des échanges économiques qui ont fait du produit du travail une marchandise destinée à la vente => travail est ainsi devenu un simple moyen de gagner de l'argent, où le produit est oublié devant son prix. Dans l'économie capitaliste, le travailleur vend sa force de travail pour gagner de l'argent pour satisfaire ses besoins ; ce faisant, il s'aliène doublement car il se dépossède à la fois du produit de son travail et d'une partie de lui-même (sa force de travail). Il est donc exploité à la fois économiquement et socialement. Il est même volé puisque son travail n'est pas rémunéré à la hauteur de la valeur qu'il ajoute aux matériaux travaillés (sa valeur d'usage) mais en fonction des biens consommables dont le travailleur a besoin.

Le capitalisme traite donc les hommes comme de simples instruments pour la production de richesses et tout est fait pour entretenir cette domination : les salaires sont calculés pour exercer une pression, le faible niveau d'instruction permet de conserver le pouvoir...

=> aboutit à une déshumanisation puisque l'homme ne s'appartient plus que dans des activités qui sont en dehors du travail, des activités qui lui permettent de satisfaire ses besoins animaux et plus dans le travail qui est l'activité spécifiquement humaine :

« On en vient donc à ce résultat que l'homme (l'ouvrier) n'a de spontanéité que dans ses fonctions animales : le manger, le boire et la procréation, peut-être encore dans l'habitat, la parure, etc. ; et que, dans ses fonctions humaines, il ne sent plus qu'animalité : ce qui est animal devient humain et ce qui est humain devient animal » (*Manuscrits de*

1844. *Economie politique et philosophie*) Marx mène une **critique morale**. En critiquant l'aliénation, il critique la « **réification** » du travailleur, son ravalement au rang de chose. Marx souligne que les travailleurs salariés prétendent « libres » de l'industrie modernes » sont en réalité des « esclaves », des « **esclaves blancs** » (*Le Capital*, I, 3, § 10). Ils sont condamnés à la « bestialité ». Marx s'oppose au travail des enfants.

2) **Mais** au fur et à mesure de ses expériences en usine et de sa fréquentation des cercles marxistes ou d'extrême-gauche, elle prend ses distances : non, le pb n'est pas que ce soit des propriétaires privés qui possèdent les moyens de production ; pour elle, c'est l'organisation du travail qui ne va pas : la priorité donnée aux exigences de production, qui fait que, pour plus d'efficacité, on dissocie pensée et exécution et qu'on soumet l'homme au rythme de la machine. Il faut donc revoir la **hiérarchie** et le **machinisme**. Contrairement à Marx, Weil ne pense pas qu'exproprier les capitalistes règle le problème de l'oppression. Une nouvelle forme d'oppression par la fonction est apparue avec l'évolution du capitalisme, transformant la question sociale. Le travail devient subordonné par l'intermédiaire des machines à la fonction qui consiste à coordonner les travaux. Contrairement à Marx qui oppose prolétaires vendant leurs forces de travail et capitalistes les achetant, Weil distingue « ceux qui disposent de la machine et ceux dont la machine dispose », *Perspectives*.

=> donc idée que la solution n'est pas de changer de modèle économique (de remplacer le capitalisme par la collectivisation), mais d'organiser le travail pour qu'il respecte la dignité humaine. Elle voit **l'idéal révolutionnaire comme un "opium", un "stupéfiant" (p.421-422)**

=> dénonce en fait dans le marxisme un matérialisme qui a oublié le spirituel (qui pense en terme de groupes de pouvoir, en oubliant les **besoins de l'âme** humaine).

Elle dénonce aussi très tôt - contrairement à beaucoup d'intellectuels français- dans le régime bolchévique un totalitarisme. À ses yeux, le régime bolchévique conserve en réalité l'aliénation qu'il cherche à renverser dans le capitalisme : en effet, il garde la recherche illimitée du rendement, le machinisme, le système de surveillance...) Comme primauté de l'État - qu'elle appelle le « gros animal » - et dissolution de l'individu dans le collectif (par la militarisation, l'uniformisation superficielle...), il est incapable de fonder une société libre. Il en est même le contraire. À ses yeux, en effet, l'opposition entre fascisme et communisme n'a aucun sens : ce sont deux totalitarismes, deux phénomènes de même nature, qu'elle renvoie dos à dos.

3) Marx a analysé, on l'a vu, comment le travail humanise l'homme, réalise la nature humaine en demandant une **tension, un effort de la volonté** (cf. texte sur différence abeilles/architecte vu en début d'année)

- Weil prolonge et précise ces analyses en signalant que **ce que le travail actualise, c'est la capacité de porter attention**.

- Mais elle accompagne ces remarques de la critique du machinisme qui est incompatible avec la capacité humaine d'attention. En effet, le **machinisme, dé-mesuré**, ne respecte ni les limites du corps ni les conditions de la pensée. Il y a pour l'homme une impossibilité de s'accomplir sous le règne des machines, car on ne peut penser ce qu'on fait. La pensée, la raison, introduit de la **mesure** (*ratio* en latin = raison, mais aussi calcul, cadre) mais la machine empêche ce *logos*, pensée mais aussi verbalisation auprès d'autrui de ce qu'on vit. Cette impossibilité d'établir un contact enferme "comme dans une île" et cela rejoint la **définition du malheur** à ses yeux. Une réponse possible est une **science des machines**, pour que l'ouvrier comprenne comment elle fonctionne. Une autre idée est d'aller vers des machines souples, ou de privilégier les "suites" aux "séries" pour sortir l'ouvrier de la monotonie.

4) sur la liberté au-delà du travail.

Il y a deux pistes principales chez Marx pour réintroduire la liberté, apparemment contradictoires: **la liberté au-delà du travail et la libération par le travail**. Étudions la première : si le travail demeure « un empire de la nécessité » (*Capital*, III), c'est seulement en dehors du temps de travail que peut commencer « le règne de la liberté », à partir du moment où cesse le travail dicté par la nécessité et les fins extérieures. Même si on peut se libérer un peu au sein du travail en rendant morales les conditions de travail, « l'empire de la nécessité n'en subsiste pas moins. C'est au-delà que commence l'épanouissement de la puissance humaine qui est sa propre fin, le véritable règne de la liberté, qui, cependant, ne peut fleurir qu'en se fondant sur ce règne de la nécessité ». Marx en conclut que « la réduction de la journée de travail est la condition fondamentale de la libération » (*Pléiade* II, p. 1488).

Mais Simone Weil ne se satisfait pas de cette analyse et de la fuite en avant que représenterait la satisfaction du travailleur par le **loisir**. Ce serait **une fuite du travailleur aliéné dans l'imaginaire et l'illusion**. Alors que le travail doit à ses yeux rendre attentif, réceptif à autre chose que soi, le loisir ou des mobiles comme l'attrait du salaire pour compenser une **déshumanisation** font sortir de soi mais par le bas. C'est anesthésier la souffrance que représente la perte de soi, que rien ne peut légitimement compenser. C'est pourquoi la seule solution est de créer les conditions premières d'un travail non servile, un travail qui permette **l'attention** pleine. Les syndicats confisquent la parole ouvrière aux yeux de S. Weil lorsqu'ils orientent toutes les négociations autour de la question du salaire. Ce serait comme une prostitution.

Texte b : Les connaissances scientifiques, les armes, la monnaie et l'administration engendrent des inégalités entre les hommes qui ne peuvent être abolies

L'oppression procède exclusivement de conditions objectives. La première d'entre elles est l'existence de privilèges ; et ce ne sont pas les lois ou les décrets des hommes qui déterminent les privilèges, ni les titres de propriété ; c'est la nature même des choses¹. [...] C'est ce qui se produit tout d'abord lorsque les rites religieux par lesquels l'homme croit se concilier la nature, devenus trop nombreux et trop compliqués pour être connus de tous, deviennent le secret et par suite le monopole de quelques prêtres ; le prêtre dispose alors, bien que ce soit seulement par une fiction, de toutes les puissances de la nature, et c'est en leur nom qu'il commande. Rien d'essentiel n'est changé lorsque ce monopole est constitué non plus par des rites, mais par des procédés scientifiques, et que ceux qui le détiennent s'appellent, au lieu de prêtres, savants et techniciens. Les armes, elles aussi, donnent naissance à un privilège du jour où d'une part elles sont assez puissantes pour rendre impossible toute défense d'hommes désarmés contre des hommes armés, et où d'autre part leur maniement est devenu assez perfectionné et par suite assez difficile pour exiger un long apprentissage et une pratique continue. Car dès lors les travailleurs sont impuissants à se défendre, au lieu que les guerriers, tout en se trouvant dans l'impossibilité de produire, peuvent toujours s'emparer par les armes des fruits du travail d'autrui ; ainsi les travailleurs sont à la merci des guerriers, et non inversement. Il en est de même pour l'or, et plus généralement pour la monnaie, dès que la division du travail est assez poussée pour qu'aucun travailleur ne puisse vivre de

1. De ce point de vue, Weil refuse l'idée marxiste selon laquelle toute inégalité historique procède de la lutte des classes pour la puissance

ses produits sans en avoir échangé au moins une partie avec ceux des autres ; l'organisation des échanges devient alors nécessairement le monopole de quelques spécialistes, et ceux-ci, ayant la monnaie en mains, peuvent à la fois se procurer, pour vivre, les fruits du travail d'autrui, et priver les producteurs de l'indispensable. Enfin partout où dans la lutte contre les hommes ou contre la nature les efforts ont besoin de s'ajouter et de se coordonner entre eux pour être efficaces, la coordination devient le monopole de quelques dirigeants dès qu'elle atteint un certain degré de complication, et la première loi de l'exécution est alors l'obéissance ; c'est le cas aussi bien pour l'administration des affaires publiques que pour celle des entreprises. Il peut y avoir d'autres sources de privilège, mais ce sont là les principales [...] Cependant les privilèges, par eux-mêmes, ne suffisent pas à déterminer l'oppression. L'inégalité pourrait facilement être adoucie par la résistance des faibles et l'esprit de justice des forts ; elle ne ferait pas surgir une nécessité plus brutale encore que celle des besoins naturels eux-mêmes, s'il n'intervenait pas un autre facteur, à savoir la lutte pour la puissance¹.

1. Weil, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, OC II, 2, p. 53-54.

« L'initiative et la responsabilité, le sentiment d'être utile et même indispensable, sont des besoins vitaux de l'âme humaine.

La privation complète à cet égard est le cas du chômeur, même s'il est secouru de manière à pouvoir manger, s'habiller et se loger. Il n'est rien dans la vie économique, et le bulletin de vote qui constitue sa part dans la vie politique n'a pas de sens pour lui.

Le manœuvre est dans une situation à peine meilleure.

La satisfaction de ce besoin exige qu'un homme ait à prendre souvent des décisions dans des problèmes, grands ou petits, affectant des intérêts étrangers aux siens propres, mais envers lesquels il se sent engagé. Il faut aussi qu'il ait à fournir continuellement des efforts. Il faut enfin qu'il puisse s'approprier par la pensée l'œuvre tout entière de la collectivité dont il est membre, y compris les domaines où il n'a jamais ni décision à prendre ni avis à donner. Pour cela, il faut qu'on la lui fasse connaître, qu'on lui demande d'y porter intérêt, qu'on lui en rende sensible la valeur, l'utilité, et s'il y a lieu la grandeur, et qu'on lui fasse clairement saisir la part qu'il y prend.

Toute collectivité, de quelque espèce qu'elle soit, qui ne fournit pas ces satisfactions à ses membres, est tarée et doit être transformée. »

Simone Weil, *L'Enracinement, prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*
écrit en 1943